

CHRISTINE MASDURAUD

Baltimore au lever du jour

La Chambre d'écho — ICI CCN Montpellier — Printemps 2021

Smaranda Olcèse : Parlez-nous des débuts de votre pratique artistique. De quelle manière la broderie dialogue-t-elle avec la psychanalyse ?

Christine Masduraud : J'ai commencé la broderie très tôt, c'est un médium qui m'a été transmis par mes grands-mères. Pour tromper l'ennui des vacances d'été, ça me plaisait de jouer avec les fils. Par la suite, j'ai délaissé cette pratique à l'époque confinée du côté des « ouvrages de dame ». J'ai suivi des études liées au corps : kinésithérapeute, ostéopathe. J'ai beaucoup travaillé les tissus du corps humain – tissus conjonctifs, musculaires, fascias. En tant qu'ostéopathe, je me suis beaucoup intéressée au crâne. C'est par ce biais que je suis arrivée à la psychanalyse. Je me suis toujours située dans le domaine du soin, dans l'accompagnement de l'autre. La pratique psychanalytique surtout, demande une posture de retrait, un grand silence. A un moment donné, j'ai ressenti le besoin de sortir de cette relation duelle qui implique un transfert très important. Grâce à mes rêves, j'ai été saisie par l'urgence d'entamer une pratique artistique personnelle. Freud a d'ailleurs théorisé ce type de parcours dans *L'Analyse finie et l'analyse infinie* : la fin d'une analyse ouvre soit à devenir psychanalyste soi-même, soit à un parcours artistique, grâce à ce qu'il appelle la sublimation. Il s'agit toutefois d'un geste subversif de la part d'un psychanalyste qui, la plupart du temps, ne s'autorise pas des pratiques artistiques.

SO : Il y va d'une fluidité sémantique certaine entre le fil de la parole et les fils de la broderie et ses tissus.

CM : Il y a toujours eu une grande proximité entre la notion d'écriture, la langue, la trame d'un texte et d'un tissu, bref, entre le tissage et la question du langage. Broder s'est imposé à moi. Broder - l'art de la broderie - c'est l'anagramme de *border* – qui évoque le champ de la littérature ou du récit : dire, raconter autour. Le rêve se présente à nous sous forme de tableaux, d'images qu'il faut ensuite mettre en mots. Avec une même image, chacun fait son propre récit.

SO : L'inconscient occupe une place centrale dans vos projets artistiques.

CM : Oui, je travaille à partir de mon expérience clinique de psychanalyste. *Les Entêtés*, un projet antérieur, donnait à voir, à sa manière, tantôt littérale, tantôt abstraite, cet inconscient que j'aborde désormais à travers les rêves.

SO : *Le beau danger*, l'une de vos expositions précédentes, s'emparait du format diptyque : un mot, la face, et son envers. Était-ce déjà une manière de rompre le cadre des deux dimensions, une transition vers l'espace, la sculpture, l'installation ?

CM : Pour *Le beau danger* je suis partie d'un échange entre Michel Foucault et Claude Bonnefoy sur la question de l'écriture. Le philosophe évoque son père, chirurgien : le bistouris s'est transformé en stylo qui fait des incises dans la langue et grave le papier. Foucault finit par se dérober : « Vous me demandez des choses très intimes... ». Il propose la comparaison avec un artisan de la tapisserie enjoint de montrer l'envers de son ouvrage. « Finalement c'est bien cela qui est le plus beau »

J'aimerais évoquer *Mémoire*, une œuvre qui, pour moi, fait la transition entre la broderie et la sculpture. Elle est d'ailleurs présente dans l'exposition à La chambre d'écho : une dentelle en bande magnétique reprenant le motif des circonvolutions du cerveau pour matérialiser une part du psychisme, la mémoire. Ces bandes magnétiques étaient adressées à mon père qui habitait à une certaine époque à l'étranger. Ma mère nous demandait de lui raconter notre quotidien pour qu'il puisse entendre nos voix. Nous nous enregistrions avec ma sœur pendant des heures devant le magnétophone.

SO : Parlez-nous des origines du projet *Baltimore au lever du jour* présenté ICI à La chambre d'écho.

CM : Ces sculptures molles - des oreillers, des traversins, supports qui recueillent notre intimité et nos rêves - témoignent d'une évolution de mon travail vers l'installation. Elles sont suspendues à différentes hauteurs dans La chambre d'écho par des cordes blanches qui reprennent le motif du fil et disent à quel point nous sommes reliés, attachés, contraints, retenus, guidés par notre inconscient.

En tant que psychanalyste, je recueille beaucoup de rêves. Pour *Baltimore au lever du jour*, j'ai décidé de sortir de l'intimité du dispositif analytique pour donner à entendre notre inconscient, le donner à voir dans une forme esthétique. Du point de vue éthique, je n'ai pas le droit de reprendre les rêves de mes patients. Ce sont donc des rêves issus de la littérature que j'ai repris, rêves des personnes qui ont choisi de les éditer.

Les broderies des rêves suivent différents motifs : en coin, en rond, en tournant, éclatées – essentiellement des textes, des mots. Je brode avec une écriture soit minuscule soit majuscule et des couleurs.

SO : Vous vous emparez du rêve à la jonction de l'intime et sociétal. De ce point de vue votre démarche est hautement politique.

CM : *Baltimore au lever du jour* est une mise en lumière de notre inconscient. Effectivement, pour le corpus des rêves, j'ai privilégié des féministes, Kathy Acker, Monique Wittig, Goliarda Sapienza, Siri Husvedt. Je me suis par ailleurs amusée à installer un oreiller sur lequel j'ai brodé un rêve de Freud à côté d'un autre, qui accueille un rêve de Paul B. Preciado, en référence à la sortie très remarquée de ce dernier lors d'une conférence donnée à l'Ecole de la cause freudienne en 2020.

La psychanalyse est très critiquée actuellement, je pense néanmoins qu'il n'y a pas plus contemporain que la psychanalyse : aller à la rencontre de notre inconscient, de notre insu. Nous sommes des sujets divisés. Lacan disait « on n'est pas maître dans notre propre demeure. » L'inconscient représente 80% du psychisme. Autant rentrer en dialogue avec. J'espère que cette installation permettra à certaines personnes d'être davantage à l'écoute de leurs rêves, de leur part d'inconnu en soi, cette part indomptable, qui va à l'encontre de toute morale.

Cela relève du politique d'entendre que le rêve n'a pas conscience du sexe. Freud le disait déjà en 1905. J'ai notamment brodé un rêve de Fellini à ce sujet.

SO : Pourriez-vous nous offrir quelques éclairages sur le titre de votre exposition ?

CM : Je me nourris à la fois de ma pratique clinique de psychanalyse et des textes théoriques. Pour ce projet, je suis partie d'une conférence que Lacan a donné en 1966 à Baltimore, sur la question de la structure de l'inconscient : « L'inconscient est structuré comme un langage ». Le langage nous parle, nous sommes parlés par la langue. J'ai été saisie par la poésie de ses phrases : « Depuis ma chambre d'hôtel, à 5h du matin, (...) la plus belle image que je peux vous donner de l'inconscient : Baltimore au lever du jour ».

Les mots amènent des images. Lacan saisit l'émergence de l'inconscient qui vient éclairer notre vécu. J'ai donc souhaité éclairer les rêves. J'ai imaginé un système lumineux avec des ampoules qui viennent éclairer les sculptures et qui permettent de lire les rêves brodés selon un principe aléatoire.

SO : Il y va d'une partition que la lumière confère à votre installation, une partition que j'entends dans le sens chorégraphique du terme.

CM : La lumière de l'installation est réglée effectivement selon une partition avec des durées et des scansion. Tout cela dessine des présences, des absences, des plus ou moins présences et autres zones d'ombre. J'ai travaillé une certaine tension entre la fulgurance de l'émergence de l'inconscient - ces ampoules qui sortent du noir et révèlent le rêve - et la lenteur liée à ce geste manuel qui renvoie à un hors-temps. La broderie, comme la psychanalyse d'ailleurs, prend beaucoup de temps, il y a un aspect hypnotique auquel je suis très attachée.

SO : De quelle manière avez-vous déjoué les contraintes de la boîte blanche de La chambre d'écho ?

CM : J'ai beaucoup savouré le temps de l'installation des pièces. J'ai notamment exploré la manière de les accorder, les rapprocher ou éloigner, les suspendre à différentes hauteurs ou laisser certaines sculptures molles au sol.

Sur le mur de fond, j'ai installé deux draps animés par des ventilateurs. Ces grands tissus portent brodés deux rêves, l'un de Guillaume Dustan et l'autre de Daniel Pennac, et ouvrent comme une perspective, une fenêtre animée par le souffle du vent. Il y a du mouvement dans cet espace avec ces fils, comme un écheveau, qui s'emmêlent pour dire tout ce qu'il y a derrière le rêve. J'ai fait le choix d'une atmosphère plutôt douce, qui évoque le temps du sommeil, du repos, du *fare niente* – autant des moments propices à l'écoute de notre inconscient. J'aurais bien aimé recouvrir le sol et proposer aux spectateurs de laisser leurs chaussures au seuil de La chambre d'écho, d'entrer pieds nus, comme s'ils sortaient des draps, tout prêts à faire le récit de leur propre rêve.

SO : Votre installation immersive, en démultipliant les parcours, a une forte charge fictionnelle.

CM : Chacun fait ses propres récits à partir de ces rêves, chacun dialogue avec l'inconscient de l'autre. J'aimerais que chaque visiteur puisse accéder à un état d'écoute de ses propres rêves, qui sont des guides précieux.

Pour souligner la dimension de subversion et d'enchantement propre à la psychanalyse, sa dynamique qui encourage la personne à dépasser ses propres limites, j'aimerais encore citer Lacan, notamment son allocution au Congrès de Rome : « La psychanalyse est source de vérité et de sagesse. Toute sagesse est un *gay savoir* : elle s'ouvre, elle subvertit, elle chante, elle rit, elle est toute langage. »